

Prologue

LE MESSAGE

Nazanin Afshin-Jam

Février 2006, centre-ville de Vancouver

Les arômes d'origan et de basilic qui se dégageaient de la sauce bolognaise mijotant sur la cuisinière embaumaient l'ensemble des pièces, dotées de hauts plafonds et de planchers de bois franc, garnies de meubles de style moderne. Pendant que le pain à l'ail cuisait au four, ma sœur et mon beau-frère, dont c'était l'appartement, s'affairaient à couper les légumes destinés à devenir une salade grecque.

Je m'assis devant le meuble où reposait mon ordinateur, coincé entre la cuisine et la salle à manger, et vérifiai mes courriels pour la première fois depuis deux jours. Je laissai défiler la liste des messages dans la boîte de réception. Chaque jour, j'en recevais plus d'une centaine. La très grande majorité provenaient de gens que j'avais rencontrés au cours de mes voyages dans le cadre de mes fonctions comme candidate au concours Miss Monde, aussi bien que de parfaits inconnus qui avaient entendu parler de moi. Bien des gens résidant en Iran, bien des Iraniens en exil aussi me félicitaient d'avoir été finaliste au concours et louaient mes activités philanthropiques; nombreux étaient ceux également qui sollicitaient mon

aide en faveur de tel ou tel organisme de charité ou qui souhaitaient que je fasse la promotion de leurs produits.

En temps normal, je prenais plaisir à lire ces courriels et à établir des liens entre les gens qui pouvaient s'entraider. Mais, au cours du dernier mois, j'avais senti la fatigue s'accumuler.

— Il y a tant de courriels et tant de gens qui réclament mon attention! marmonnai-je. Je ne sais par où commencer.

— Qu'est-ce que tu as dit? demanda ma sœur Naz depuis la cuisine.

— Je ne sais pas comment répondre à tous ces gens, lui répondis-je. Un étudiant en Iran veut de l'argent pour acheter ses manuels universitaires; une entreprise allemande de produits cosmétiques veut que je prête mes traits à l'annonce de ses produits; une adolescente demande des conseils pour devenir mannequin et gagner un concours de beauté; un Iranien veut que je lui prête main-forte pour aider des enfants ayant subi des brûlures lors de l'incendie de leur école.

En vérité, je n'avais plus une minute à moi. Je tentais de me concentrer sur les courriels les plus urgents et, autant que je le pouvais, de répondre aux autres en des termes évasifs tels que : *Bien que je comprenne la pénible situation qui est la vôtre, le temps me manque pour vous soutenir de manière adéquate.* Je les aiguillais vers les personnes qui, selon moi, seraient en mesure de leur venir en aide. Mais j'en étais venue à me sentir tellement submergée que je n'arrivais pas à suivre le rythme. Le dépouillement de ces nombreux courriels s'ajoutait à un horaire déjà surchargé et au projet d'écriture de chansons que je poursuivais parallèlement en collaboration avec mon beau-frère Peter, dans l'intention d'enregistrer un album.

— Nini, ne te laisse pas démoraliser.

Ma sœur avait utilisé le mot persan signifiant bébé, plutôt que mon prénom. En fait, tous les membres de ma famille me désignent par ce surnom.

— Prends une pause, détends-toi, ajouta-t-elle. Le dîner va être servi bientôt.

Je m'éloignais de l'ordinateur lorsque retentit le signal sonore annonçant l'arrivée d'un nouveau courriel. *Requérons votre aide d'urgence*, vis-je comme sujet du message.

Dès que j'en entrepris la lecture, mon attention fut sollicitée; je devins en même temps tout à fait consciente du moment présent. Les sons en provenance de la cuisine, le bruit de l'eau qui gouttait du robinet, le tic-tac de l'horloge accroché au mur au-dessus de la cuisinière, tout me sembla parfaitement audible. Je pouvais entendre chaque inspiration et chaque expiration.

— Quoi? murmurai-je en me penchant vers l'ordinateur pour relire le message.

— De quoi s'agit-il? D'un autre harceleur? demanda Naz en approchant une chaise pour s'asseoir près de moi.

Bien des hommes m'écrivaient depuis que j'étais officiellement finaliste du concours Miss Monde, des hommes de tous âges, de tous gabarits et de toutes mensurations qui m'envoyaient leur photo et leur curriculum vitæ, comme si le concours constituait un service de rencontre. Certains m'avaient fait parvenir des cadeaux, des peintures ou des poèmes. Je savais que ces candidats empressés, en général, étaient inoffensifs, mais une partie de moi n'en craignait pas moins qu'un hurluberlu animé de mauvaises intentions ne se glisse dans le lot pour surgir à l'improviste devant moi.

Je ne savais quoi penser, par exemple, d'un homme qui m'avait envoyé plus de mille courriels où il me racontait sa vie en long et en large; il était en proie au désarroi et me suppliait de m'engager dans une relation intime avec lui,

car cela représentait à ses yeux la solution à ses problèmes; il menaçait de s'en prendre à moi si je ne répondais pas favorablement à sa demande. Je l'avais signalé au service de police après avoir constaté qu'il me mettait en copie conforme lorsqu'il envoyait des messages pour postuler des emplois à Vancouver, alors qu'il résidait en Californie. Le service de sécurité de l'État avait transmis un avis à l'Agence des services frontaliers du Canada afin que sa présence soit détectée s'il tentait de s'introduire au pays.

— Non, il ne s'agit pas d'un harceleur, répondis-je à ma sœur en pointant l'écran. Regarde!

Peter se pencha au-dessus de moi et lut le message à voix haute.

Chère Nazanin,

Une adolescente qui porte le même prénom que toi a désespérément besoin de ton secours. La République islamique d'Iran l'a condamnée à la peine de mort pour avoir poignardé un homme qui tentait de la violer. Est-ce que tu pourrais lui venir en aide?

Sincèrement,

Vincent

Peter poussa un soupir.

— Il s'agit d'une fille qui attend son exécution dans le couloir de la mort en Iran, et toi tu es ici, au Canada. Il n'y a rien que tu puisses faire. Elle est probablement morte à l'heure actuelle.

Je lui adressai un regard furieux.

— Je ne peux pas ignorer ce message!

— Tu ne sais rien d'elle, intervint Naz. Et s'il s'agissait d'un canular? Si ce Vincent tentait de s'approcher de toi comme les autres harceleurs?

— Je vais effectuer des recherches pour savoir si cette histoire est vraie, si cette Nazanin existe vraiment, dis-je.

— Quand vas-tu trouver le temps? demanda Peter. Tu as tes cours de chant le matin, nous travaillons à l'écriture des chansons l'après-midi et tu es au studio d'enregistrement jusqu'à vingt et une ou vingt-deux heures.

— Je dois agir, Peter, répondis-je sévèrement.

Notre regard se tourna de nouveau vers l'écran de l'ordinateur.

— Je ne savais même pas que l'Iran exécutait des adolescents, murmurai-je finalement. Je ne sais rien des prisons iraniennes, sauf...

— Pour l'histoire de *Baba*, dit Naz en terminant ma phrase.

Elle faisait référence à notre père, Afshin.

— Si cette fille existe bel et bien, elle a besoin d'un avocat et non de toi, insista Peter.

— Oui, répondis-je d'une voix douce. Mais je pourrais l'aider à en trouver un. Je vais au moins prendre des informations sur l'affaire.

— Nini!

Naz fit tourner le fauteuil pivotant sur lequel j'étais assise de façon à ce que je ne puisse échapper au regard de ses yeux noirs.

— Naz! m'exclamai-je, vexée.

Je croyais qu'elle allait énumérer toutes les raisons de ne pas relever ce défi et je protestais à l'avance. Au lieu de cela, elle leva sa main pour m'intimer l'ordre de ne rien dire.

— Je sais que tu suis toujours les élans de ton cœur, petite. Va donc voir ce que tu peux trouver au sujet de cette fille, mais ne laisse pas ta carrière en veilleuse. Et sois prudente! Sois très prudente!

— Pourquoi? demandai-je.

— C'est une chose de recueillir des fonds pour aider les orphelins et les survivants de tremblements de terre en Iran, c'en est une autre de condamner le gouvernement intégriste de Téhéran, dit-elle sur un ton incisif. Tu mets les pieds dans un univers nouveau et dangereux. Dans le meilleur des scénarios, tu seras calomniée. Dans le pire, tu mettras ta vie en danger.

Ce soir-là, le courriel du prénommé Vincent absorba toutes mes pensées. Je me mis à douter. J'avais entendu beaucoup d'histoires au sujet des dissidents politiques iraniens. Les rumeurs abondaient, voulant que le régime ait envoyé des agents secrets dans plusieurs villes où il y avait une forte concentration d'immigrants et de réfugiés iraniens. Certains activistes au franc-parler avaient déclaré qu'ils avaient été suivis par eux. Des opposants au régime iranien avaient même été assassinés en Occident; on avait maquillé leur meurtre en accident ou en suicide. Il y avait eu, par exemple, le cas de Shapour Bakhtiar, le dernier à occuper le poste de premier ministre de l'Iran pendant que le shah était encore au pouvoir, assassiné à Paris par des tueurs envoyés par le régime. Les assassins avaient également éliminé des dirigeants kurdes iraniens à Berlin, au restaurant *Mykonos*, en septembre 1992.

Ces pensées me faisaient frémir. Naz était comme une mère pour moi. Elle et Peter menaient une vie confortable, tout comme mes parents, Afshin et Jaleh, après des années de dur labeur. La dernière chose dont les membres de ma famille avaient besoin, c'était que je me mêle de politique, que je commette des gestes pouvant compromettre la sécurité de mon père, si chèrement acquise après son départ de l'Iran, lui qui avait failli mourir aux mains de membres du régime.

— C'est entendu, dis-je à Peter et à Naz avant de leur

fausser compagnie. Je vais envoyer un courriel à Vincent demain matin et lui dire que je ne suis pas en mesure de donner suite à son message.

Après avoir enfilé des pantoufles chaudes et duveteuses ainsi qu'un peignoir, je jetai avant d'aller au lit un coup d'œil à travers la fente des rideaux et j'observai les lumières scintillantes de la ville. Je me demandai ce que les yeux de Nazanin, en Iran, pouvaient bien regarder.

Je fermai les yeux et fis appel à mon unique souvenir de l'Iran. Je venais tout juste d'avoir un an. Aussi, même aujourd'hui, ce souvenir n'est-il tout au plus qu'une suite d'images et d'impressions. Je peux voir une grande maison qui s'élève sur trois étages, bordée sur le devant par un parterre de fleurs jaune vif. Je peux sentir la chaleur du soleil sur mon visage et entendre le son de l'eau qui clapote contre un objet dur. Enfant, lorsque j'avais fait part de ce souvenir à mon père, il m'avait dit qu'il s'agissait probablement de l'eau de la piscine installée dans la cour arrière. La maison appartenait à mes grands-parents maternels. Lorsque je me la remémore, rires, confort et bonheur me viennent à l'esprit. Lorsque j'y pense, je pense à l'Iran.

Mes souvenirs me ramenèrent à ma quatrième année universitaire. Je m'étais engagée comme bénévole à la Croix-Rouge à titre d'éducatrice pour les jeunes à l'échelle mondiale. Je dirigeais des ateliers dans l'espoir de les amener à s'intéresser à la pauvreté et à la maladie, aux enfants touchés par la guerre, aux crises humanitaires provoquées par les mines terrestres et les catastrophes naturelles. Je terminais toujours mes conférences en posant deux questions :

— Si ce n'est pas maintenant, alors, quand? Si ce n'est pas vous, alors, qui?

Je murmurai pour moi-même :

—Précisément! Si je ne fais rien pour Nazanin, qui fera quelque chose pour elle?

Des réflexions amères s'imposaient à moi. Tant de gens semblaient croire que d'autres se chargeraient de régler les problèmes, qu'il s'agît de remédier à la pauvreté, de mettre fin à la guerre ou tout simplement de soulager la souffrance des itinérants qui vivaient près de chez moi dans les rues de Vancouver! Mais peu de gens retroussaient leurs manches et passaient à l'action. Des femmes étaient violées en plein jour dans des bidonvilles de Calcutta, dans la brousse le long du lac Kivu en République démocratique du Congo, de même que dans les rues de New York; personne n'intervenait, par peur ou par paresse; tous présumaient qu'une autre personne passerait aux actes. J'en venais à reconnaître que la voix et les gestes positifs de gens ordinaires unis ensemble constituaient la plus grande force de changement dans le monde. En contrepartie, les plus grands problèmes se perpétuaient de par la complicité des gens, de ceux qui se contentaient d'être de simples spectateurs.

«Le monde est composé de gens de deux types, me disais-je. Ceux qui osent rêver, créer et contribuer à l'histoire, et ceux qui sont en mode d'attente, qui ne font que consommer et qui regardent la vie passer. Je ne veux pas faire partie de ce dernier groupe, être une simple spectatrice. Je ne veux pas être de ceux qui baissent les bras et capitulent. Je veux tenter de produire des résultats positifs pour améliorer notre sort.»

Au plus profond de moi, je sentais une émotion vive, un lien profond qui m'unissait à cette jeune femme qui portait le même prénom que moi. J'avais l'impression d'avoir déjà vécu une situation semblable, d'avoir été confrontée à un choix similaire. «Et s'il s'agissait de moi? Qui me viendrait en aide?» me demandais-je.

Le signal lumineux du réveil indiquait onze heures onze. Dans ma tête, j'entendais la voix de ma mère qui me donnait le même conseil depuis ma petite enfance. Il s'agissait d'une citation d'Albert Einstein : *Le monde est un endroit dangereux, pas à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et ne font rien.*

Chaque fois que je voyais les deux chiffres onze accolés l'un à l'autre, je sentais que Dieu m'envoyait un message me disant que j'étais sur la bonne voie.

Je me suis éloignée de la fenêtre, de la vue que j'avais du centre-ville de Vancouver et de mes souvenirs.

— Je vais passer à l'action! m'exclamai-je. Je vais aider Nazanin.